Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 44 (1906)

Heft: 9

Artikel: Une dame qui n'a pas d'heure

Autor: J.P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203145

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A l'école, il y a 60 ans.

La été beaucoup question d'écoles, la semaine dernière. Le Grand Conseil a adopté en première lecture, après d'intéressants débats, une loi qui crée des classes primaires supérieures. Ce sont des sortes d'écoles secondaires comme il en existe dans presque toute la Suisse. L'enseignement y est orienté du côté professionnel. Il est gratuit. Avenches, Cossonay, Echallens et Villeneuve possèdent déjà des classes de ce genre. Le Grand Conseil a jugé utile d'en doter le reste du canton. Les pères de famille, et tous ceux qui savent apprécier l'instruction publique, lui en seront reconnaissants.

Ce vote du Parlement vaudois nous fait paraftre bien éloignée l'époque, récente cependant, qu'a rappelée M. Louis Pelet, ancien directeur de l'Ecole cantonale de commerce, dans des articles publiés par l'*Educateur* à la fin de l'année dernière, sous le titre : « Ma première année

à l'école primaire. »

M. Louis Pelet a fait ses premières classes à Orbe.

C'était encore du temps des batz, en avril 1850, écrit-il; je passai de l'école enfantine à l'école primaire; celle-ci était dirigée par L. Gauthey, président de la Société pédagogique, qui fut plus tard maître au collège de Ste-Croix et de Nyon; il est décédé, il y a quelques années, à Bucharest. C'était un maître juste et sévère.

La salle que nous occupions était basse, peu éclairée; deux rangées de bancs, un tableau noir en composaient l'ameublement; elle est démolie aujourd'hui, mais a été utilisée jusqu'à l'année der-

nière.

Son rudimentaire mobilier figurait à l'exposition de Vevey, où j'ai reconnu les bancs, le fourneau, les cartes, les cercles, etc. Les visiteurs de l'exposition avaient quelque peine à croire qu'on l'ait sorti d'une classe pour l'amener à Vevey.

Soixante-dix écoliers s'entassaient dans la classe de M. Pelet. Elle s'ouvrait à huit heures du matin, sauf le jeudi et le *dimanche*, en été, où les leçons commençaient à 6 heures du ma-

tin. Le lundi était jour de congé.

Moyennant une contribution annuelle de deux francs, la commune d'Orbe fournissaitles cahiers, sans couverture, d'un méchant papier ni cousu ni ligné, les ardoises, les « touches » et les plumes d'oie dont les élèves avaient besoin. Ceux-ci devaient en outre se procurer les Passages bibliques, la Petite géographie d'Ulysse Guinand, le Catéchisme d'Osterwald, dont la dernière page contenait le livret.

On ne connaissait pas encore, à cette époque, l'enseignement religieux facultatif. Le Catéchisme d'Osterwald était le livre fondamental, la base de toute science. Mais les bambins de sept ans avaient bien du mal à retenir ses demandes et ses réponses. Le sens des mots leur échappait. C'est ainsi qu'ils se figuraient que j'en conclus était un homme: Jean Conclus.

A cette question : « Pourquoi Dieu employa-t-il six jours pour créer le monde ? » le catéchisme répondait : « Pour s'accommoder de la portée de notre esprit qui n'aurait pu concevoir la création du monde, faite en un seul moment... »

Que de peine à nous faire avaler tout ce fatras! Je me représentais ma mère accommodant des légumes, et Dieu faisant la même opération en créant le monde! Au reste, cette réponse m'a laissé un cuisant souvenir. C'est sans doute pour l'accommoder à la portée de mon esprit que j'ai eu le doux plaisir de rester en classe de huit heures du matin à trois heures du soir. On m'apporta mon dîner soupe, pain, viande, dans un panier. A la sortie, pas moyen de dissimuler cet objet et j'entends encore les grandes filles, se moquant de moi, me crier: « Prisonnier de garde! Prisonnier de garde! » Dès lors, je fis promettre à ma mère de ne m'envoyer que du pain sec...

Dire que c'est en 1868 seulement qu'on a renoncé à la récitation du catéchisme, qui, au dire de M. Roux, ancien inspecteur et mon prédécesseur à Mont-la-Ville, a fait verser, dans le canton de Vaud, plus de larmes que toutes les prisons!...

Ces récits bibliques faisaient travailler mon imagination d'enfant. Je voyais dans la plaine de l'Orbe trop souvent inondée, le Déluge; l'Orbe était le Jourdain, la Tour Ronde, la Tour de Babel, les grandes échelles qui servaient pour les incendies et qu'on « remisait » aux abords de l'école représentaient l'Echelle de Jacob, les broussailles des marais au moment des brandons, le buisson ardent de Moïse, etc., etc.

On faisait chaque jour une dictée de six ou sept lignes. Deux d'entre elles sont restées dans la mémoire de M. Pelet. L'une était intivalée « L'amadou »; l'autre, le « Canton de Thurgovie », qu'on comparait à un magnifique verger.

On apprenait à lire dans Trois mois sous la neige, dans Les colons du rivage, de Porchat, dans l'Histoire suisse, de Décombaz, dans Les lectures pour tous. Groupés par six ou sept, les élèves s'appuyaient à une barre de fer formant un cercle, au centre duquel se trouvait un moniteur; et, tandis qu'ils épelaient sous la direction de ce jeune sous-maître, le régent à son pupitre taillait les plumes d'oie de la classe.

La Petite géographie mentionnait la voie ferrée qui reliait Zurich à Baden, la première qui existat alors en Suisse. Ce chemin de fer était un sujet de conversation presque quotidien. Le moniteur et ses élèves croyaient sérieusement que si l'on avait le malheur de mettre la tête à la fenêtre du wagon, la force du courant d'air la coupait aussitôt.

M. Pelet a gardé un souvenir particulièrement doux des leçons de chant :

Le recueil de Corbaz était la mine inépuisable où le maître trouvait les morceaux que nous apprenions sans connaître les notes, nous savions toujours par cœur au moins trois des couplets; quelquefois je me remets à les chanter comme si j'avais encore sept ans...

Une vingtaine de morceaux composaient notre répertoire, nous les chantions à l'unisson et de tout cœur, c'était à celui qui crierait le plus. Ce devait être assez peu harmonieux. Presque tous les jours nous chantions et nous en éprouvions un réel plaisir...

Ces beaux chants sont restés profondément gravés dans ma mémoire; ils valent combien plus que ces chansons françaises qui ne laissent rien au cœur ou ces inepties chantées par nos jeunes gens.

Les rudiments de l'arithmétique, la calligraphie et le dessin complétaient l'enseignement.

Quant aux châtiments, ils pleuvaient dru comme la grêle. Les coups de férule et les gifles semblaient chose toute naturelle: le père ayant été battu par le maître, pourquoi le fils aurait-il été traité moins rudement? A la moindre peccadille la verge s'abattait sur le dos du coupable: dix coups, par exemble, pour avoir mordu dans une pomme. Souvent les pauvres mioches criaient très fort, afin de faire cesser plus vite la fustigation. Les punitions étaient d'ailleurs graduées savamment; debout à sa place ou dans un coin de la salle, à genoux sur une bûche, debout sur le banc avec une ardoise à bras tendu, une ou deux gifles, la verge, les arrêts après la classe.

Et les réjouissances à l'intention des écoliers, qu'étaient-elles en ce temps-là? A lire M. Pelet, elles faisaient presque entièrement défaut :

La mode n'avait pas encore introduit les courses scolaires. J'ai cependant le souvenir qu'en septembre 1850, les trois classes primaires d'Orbe firent une promenade à Mathod, à environ cinq kilomètres de la ville... On nous annonce l'événement, nous partons sans provisions, sans avoir un batz, pas même un kreutzer dans la poche. Pendant que les trois maîtres se rafraîchissaient, nous vagabondions dans le village. L'un de nous, plus hardi que les autres, s'attaqua à un jeune pommier et nous rapporta trois de ses fruits. De retour à la maison, entre cinq ou six heures, nous étions harassés et affamés.

Aujourd'hui, quand je vois les mamans bourrer les poches de leur progéniture de chocolat, de petits pains, de sandwichs, je me reporte involontairement à ce moment où nous n'avions pas même un morceau de pain sec à nous mettre sous la dent.

Les écoliers se rattrapaient en classe :

On avait l'habitude d'apporter un morceau de tourteau de noix (nillon), qu'on suçait volontiers pendant toute la matinée, bien qu'il nous donnât une soif extrême; au bout d'un moment, le propriétaire le passait à son voisin, et ainsi de suite; il ne revenait à son premier possesseur qu'après avoir passé par une dizaine de bouches; jamais je n'ai entendu dire qu'il en fût résulté quelque maladie.

Le nettoyage de la classe était une vraie fête:

La salle d'école était balayée par trois élèves que le maître choisissait, à tour de rôle. Je suppose que nous ne faisions que transporter la poussière d'un coin à l'autre. C'étaient de joyeuses parties.

Etions-nous plus robustes que la génération actuelle? Je le crois, car on ne prenait aucune des précautions que l'hygiène prescrit. Que la coqueluche, la scarlatine ou la rougeole régnât, on restait en classe. Si l'on tombait malade, on y revenait aussitôt qu'on était guéri. Les microbes n'étaient pas encore inventés.

Non, les microbes n'étaient pas encore inventés, et cependant l'école primaire des jeunes années de M. L. Pelet a formé une génération saine, robuste, et une foule de citoyens qui on fait et qui font encore honneur à leur pays. Dès lors, le canton de Vaud n'a cessé de perfectionne et de multiplier ses écoles. Puissent les jeunes Vaudois d'aujourd'hui mettre à profit tant de sollicitude et mériter de plus en plus d'être mis au rang des plus éclairés et des plus dignes en fants de la Confédération! V. F.

Boum! servez chaud!

PIERRE A CHEZ ABRAM a abandonné son villag et a échoué à Paris, où il occupe la situatio tant désirée de garçon de café. De restar rants en brasseries, de bars en bouchons, il roulé, sans amasser la mousse à laquelle so nom semblait le prédestiner.

De retour dans le canton, c'est Lausanne qu'attire. Avec le Simplon percé, le Kursaal, l'Théâtre, l'avenir de l'Orchestre symphoniqu assuré, ce serait bien le diable qu'il ne trouv pas à utiliser ses brillantes facultés dans un mieu faisant valoir ses avantages d'homme d'monde.

Ses espérances ne furent pas trompées pui que le voilà cornac chez Cook, occupé à prom ner d'innombrables pardessus à carreaux à tr vers la ville, à faire le boniment devant le curiosités factiões et naturelles, à admirer l'ævre de la nature, en face de la fontaine mirac leuse d'Ouchy.

.

Nous sommes à la Cathédrale. Pierre à che Abram, cicerone aimable autant qu'érudit — (n'a pas été à Paris pour rien et le « Guide Lausanne » n'a pas été édité pour les Samoyèd — dirige la procession obligatoire, comment explique, parle manuaux, ciboires, trésor Berne, archéologie, jongle avec les xm² et x siècles, confond Montfaucon avec un bailli Lausanne, patauge dans les évêques, etc.

Au moment de sortir et désireux de ne plaisser inaperçu le splendide point de vue do on jouit à vingt pas, Pierre à chez Abram, s' dressant à la cantonade, d'une voix de stenqui raisonne sous les voûtes du monument plonge les Baedecker dans la stupéfaction:

« Voyez terrasse! » Les piliers en frémissent encore.

Une dame qui n'a pas d'heure

C'était, l'autre jour, place de Montben Deux jolies Françaises, après avoir admiré panorama du lac et des montagnes, se dirig vers le Palais fédéral. Elles le considèrent rieusement, puis, l'une d'elles, abordant un facteur qui passait :

- Dites donc, messager, qu'est-ce donc que cette jolie maison? C'a l'air très confortable. Hôtel ou maison particulière? Il doit y avoir là de gentils appartements.

Mesdames, c'est le Tribunal de la Confédé-

ration suisse.

Un édifice public! Alors pourquoi n'y a-t-il pas d'horloge? Ce serait pourtant très agréable pour les passants.

– La Confédération, mesdames, n'a pas l'habitude d'en mettre à ses palais, à Lausanne du

- Et puis, ne sais-tu pas, ma chère, fait l'autre dame à sa compagne, que la Justice n'a pas

Kamintran.

UEMIN lè z'annâiès vôlan tot paraî : rèvouaique dzo Kamintran*. Mè seimblliè que l'étaî hiaî qu'allâvo avoué lè z'autro z'einfants ramassâ daô bou po lo tchafairu. N'y a pas... on vin vîlho.

S'on étaî aliet, daô passâ, po fére clliaô fu po épouaîri lè sorciers et lè crouyo z'esprits! On allâve, le senannes dévan, ti le decando et totes lè demeindze la vépra, s'incoradzi co dai sacro dè fère dai dzèvallès pè lo bou dè kemon. Dai coups, quand fasaî galé, qu'on avaî bin su sè tâtso et qui l'îrè bin verî, lo rêgent no balhîvè coudzi. L'est adan qu'on lutsèyîvè!

Lè dzèvallès fétès on lè tserrayîvè aô Sinet. Mè rassovigno qu'on n'annaïe, avoué clliaô que lè dzeins no z'avan balhi, on in avaî dou pucheints tsers, omintè trai ceints, sein comptâ on

iadzet dè rans et la sapalla.

La matenâ de Kamintran le valets vegnan no z'aidhî. Vo sédè quemin sè fan lè tchafairu. On pliantè quatro crossès in carra et n'a sapalla aô maîtin. Dechu lè crossès on fetsè dai traversès, à la hiautiaô d'n'hommo, po lai aguelhî lè dzèvallès, qu'on arrindzè à l'einto dè la sapalla lo mîm'affére qu'onna tserbounaire.

La vépra on corressaî lo veladzo po préparâ dai tortsès. Po cein on rapertsîve ti lè raodzons dè ramassès qu'on pouâvè trovâ pè vers lè z'ètrablyo. Pu, devant de le z'inmandzi aô bet d'na berellire, on lè z'intozaî dè bourgnon, qu'on impédzounâvè bin, po que freleyan mî.

Cein que no z'imbétâvè adi l'est que lo né mettaî traô grandteimps à veni. Bin sovint on pouâve pas attindre et, de suite que lo sélaô îre avau, hardi! on allumâvè. Teindu que lo fu bourlâve on chaôtâve d'einveron, ti de beinda, lè bouébou et lè bouébès, avoué tsacon sa tortse, in tsantin et bouaîlin dè totès noûtrès forcès. Tot lo mondo vegnaî no vouaîti et, quand on rintrâve po se reduire, Menaine à Tutu battaî daô tambou su on bidon cabossi; no, on martsivè derraî, et lè grochès dzeins chèvessan, ti pllie dzoiaô lè z'ons et lè z'autro qu'on irè.

S'in fasaî mé qu'aô dzor dè voue dè clliaô tchafairu. On in vayaî dai masses : decé, delé, pè lo Payi Derraî, per Dévant, avau lo Vully, su lè montagnès, pertot. L'est veré dè dere que lo bou n'îrè pas se tcher. Sondzîde on pou, ora, le tètsès qu'in fudraî, s'on volhiâvè s'amusâ à épudzi ti lè malins z'esprits et frecassi ti lè guieux que trâkouan lo payï?!... Lè bou daô Dzorat et daô Risoux avoué clliaô dai z'Incurables lai passéran, et que ne lai montéran pas pipette, dèvenâ-vo vaî, tant dè roûtes que lai ia et dè coups que sè fan?!

Mâ, n'est pas lo tot, à Kamintran on ne fâ pas rinqu'on tchafairu. Lè dzeins fan dai bougnets, dai crépis et lè z'ons onco dai brecis.

Teinda que grebouillo cosse ma fenna lè fâ justamin, lè bougnets, et rinquiè dè cheintrè la graisse du lo pailo mè fa veni l'idye à la gordze. Mè faut bin gnî, mè dépatsi dè fini, ka l'a fan

*C'est sous ce nom qu'on désigne, dans le patois du Gros-de-Vaud, le dimanche des Brandons.

qu'aullo lai aidyï. L'a idée dè breci t'i an. Vaô lè férè avoué lè fers à ma balla-chèra. Dit que san meillhaô qu'avoué lè noùtrès vîlho que datan dè millè sa ceint treintè sate. San portan bin bî lè noutrès, san cllioratâ. Clliaôqu'à ma ballachèra san pè petits carralet et vo fan dai brecis dè damettès, que n'an pas pîr 'na bouna morsa.

Mâ... n'est pas tard; n'in lezi d'in fére onna crebelha dévant gouvernâ. On iadzo lè boulettès fétès, quand on a daô bon chet, et qu'on ne raôbliè pas dè graissî son fer dè teimps' à autre avoué 'na couenna dè lard, va ridou. Frèmèré, à mè solet, dè reimplia noutron gros tenot d'na veilha.

Mè vin mî à man, din ti lè casse, d'îtrè apri lè brecis què dè manayï lo rèzolyaô po copâ lè crépis, quand bin n'est pas diffecilo, aô bin dè fére dai bougnets aî fè*.

Mè duè tantès, laô, in fasan ti lè z'ans dè clliaô bougnets aî fè. No z'an laissi la récetta. Faut mécllià din daô papet à la farna, daô laci, daô sucro et dai z'aôo. Quemin vo vaidè rinquiè dai bons z'afféres. Pu, tadan, on tsaôdè lo fer, on lo pliantè dein la papetta, et on tapè su lo bord dè la mermita po que la papetta tsîzè et sè couèyé din lo burro.

Laô z'in étaî arrevâ d'na galéza, à mè tantès, on coup que lè fasan. L'îre lo deçando né, quand lè z'einfants vegnan roucanâ. Noutron tsat, on bî matou dzauno, a zu pouaire in lê vayien arrevâ et chaôtè din la mermita dè burro. L'ai fasaî dai ballès dzevattaïès et vo z'araî falhu vaire, on iadzo frou, quemin l'étai adoubâ. Fasaî pedyï; l'îrè la maîti couaî. Mè tantès, dè l'oûre pllindre, avan lè ge que laô plliorâvan, et sè san rèkemindaïès à mon pére que l'atsevéiè dè suite.

Quand irou dzouveno vegnai assebin mé d'einfants po roucanâ. Sè déguisâvan, pregnan on van, et allâvan dəmandâ pè lè mézons in tsantin: Patai, patairon; dai pommès, dai chètserons! et dezan, apri, su ti lè tons : Ma vougne! ma vougne! Tire-mè l'orolhie, laisse-mè la ketse! Tire-mè la ketse, laissè-mè l'orolhie! — On laô tsampâvè dai coquiès, dai chenètsès, dai pommès, daô trai bougnets, et on terîvè lè z'orolhiès à ti clliaô qu'on pouâvè attrapâ.

Ma fenna mè criè po lè brecis... L'est damadzo, ka vo z'in aré de on bè pllie. L'ai a pas méche. Vo cognaîtè lè fennès: avoué lau, simbliè adi que lo lé bourlè!?...

OCTAVE CHAMBAZ.

Le luxe de l'âge. - Madame *** légèrement « décatie », mais toujours coquette, sort de chez son parfumeur avec un petit paquet.

Que portes-tu là? demande une de ses vieilles amies.

— Je viens de renouveler mes petites emplettes: du savon, de la poudre de riz et six brosses à dents.

- Oh! ma chère, quelle prodigalité! Une brosse par dent!

Les deux sifflets. - Raoul "s'amuse à souffler dans un gros sifflet de plomb. Il fait un bruit d'enfer.

- Si tu continues, dit la maman, je te prends ton sifflet.

Aussitôt, le frère de Raoul, le petit Marc, se met à siffler avec la bouche et, regardant sa

- Dis, m'man, le mien, tu peux pas me le prendre.

L'entente. - M. et Mme X. en instance de divorce sont appelés en conciliation devant le président du tribunal.

A peine assis, tous deux prennent la parole en même temps et se mettent à crier dans les oreil-

* Beignets « à la rose », dans le langage culinaire.

- Monsieur, c'est bien décidé, je ne veux plus, je ne puis plus vivre avec mon mari!

- Monsieur, c'est irrévocable, je ne veux plus, je ne puis plus vivre avec ma femme.

Le magistrat, calme:

- Bon, bon, très bon... Mais alors de quoi vous plaignez-vous? Vous êtes parfaitement

Une vérité. - Dans un album: «Les savants, seuls, continuent à s'instruire. Les ignorants préfèrent enseigner. »

C'est tout ce qu'il faut! — Un monsieur, retiré des affaires et très fier de sa fortune, disait à un ami:

- Quand j'ai commencé les affaires, tu le sais, je n'avais rien!
- Oui, c'est vrai, mais ceux avec qui tu les as faites avaient quelque chose.

Les societés.

La première soirée de l'Union chorale, hier, eut le succès prédit. Aujourd'hui, la seconde ne lui cédera en rien.

Samedi prochain, ce sera le tour de l'*Harmonie* lausannoise, enrore une de nos sociétés dont les amis sont nombreux et pour la bonne cause. Nous

En soirée. — Un pianiste-amateur — le plus dangereux de tous les pianistes - est à son instrument depuis plus d'une demi-heure. Tout le monde bâille.

- Il joue bien longtemps, ce monsieur, fait timidement une dame.
- Ce n'est pas étonnant. Il est sourd. Il ne s'entend pas.
- Alors, répond quelqu'un, faites-lui donc signe qu'il a fini.

Presque moins dix. - Deux braves ouvriers travaillent à la réparation d'un mur de vigne. Il faisait chaud. Le travail paraissait dur.

- François, regarde voir l'heure qu'il est.
- Midi moins cinquante-neuf.
- Oh! bien, rave pour ces quierques minutes. Allons-nous-en. J'ai une soif du diable.

Théâtre et Variétés.

M. Darcourt nous a donné jeudi une représentation classique: L'Avare, de Molière, et Jean-Marie, drame en 1 acte, en vers, de Theuriet. Le rôle d'Harpagon, de l'Avare, fut joué jadis, à Lausanne, par Talbot et celui de Thérèse, de Jean-Marie, par Sarah Bernhard. M. Darcourt n'a pas eu peur des comparaisons inévitables des spectateurs. Il eut raison. Nos artistes ont été très applaudis, par une salle fort bien garnie. Le même empressement, les mêmes bravos leur sont assurés pour mardi, deuxième représentation. - Demain, dimanche, Résurrection, de Tolstoï, une véritable aubaine, pour un dimanche.

Cette fois, aux Variétés, la revue est terminée. Elle eut trente-cinq représentations. Le directeur et les auteurs ne peuvent souhaiter meilleur éloge.

Certaines personnes craignaient que la brillante et copieuse série de Lausanne brigue n'influât sur le menu des spectacles, qu'il n'y eût quelque relâche. Que ces personnes aillent seulement au Kursaat, elles verront si l'on y fait maigre. Pour avoir changé, le menu n'en est ni moins varié, ni moins savoureux.

Soit que le café de malt Kathreiner

soit que le cale de mait kathreiner soit essayé comme addition savoureuse et adoucissante au café ordinaire, soit qu'il remplace absolument le café ordinaire, principalement pour les personnes qui ont une maladie de cœur ou qui souffrent des nerfs ou de l'estomac, c'est la même chose! Dans les deux cas, il sort victorieux de cet essai. Il justifie constamment sa réputation.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.